DESINFECTION.

Les abonnés hors de la ville peuvent recevoir en toute confiance l'ABEILLE, dont chaque numéro, tous les mercredis, est désinfecté à la Poste par les médecins des Hôpitaux de marine des Etats-Unis.

Le service militaire en Allemagne.

Le nombre total des jeunes gens appelés, en Allemagne, au service militaire se montait, cette année, à 1,575,448, dont 702,288 âgés de 20 ans, 460,301 de 21, 3,185 de 22 et 82,674 plus âgés; ,022 jeunes gens n'ont pu être trouvés, leur domicile étant inconnu; 111,727 ont manqué à l'appel, sans s'être fait excuser; 3,287 s'étaient présentés autre part; 546,759 ont été ajournés, 267 exclus, 38,191 réformés; 4,950 ont été inscrits pour la réserve de la territoriale (Landsturm): 82,610 pour la réserve de remplacement, 910 pour la réserve de remplacement de marine; 223,669 ont été pris pour le service, 9,823 ont été renvoyés comme formant l'excédent, ,507 se sont engagés volontairement dans l'armée, 726 dans la marine; 14,497 jeunes gens de la population de l'intérieur et 435 appartenant à la classe maritime ont été condamnés pour s'être soustraits au service militaire. L'accroissement de la population de l'Allemagne est, comme on le voit, une cause permanente d'inquiétude pour les autres puissances, dont les contingents seront toujours inférieurs. Il n'y a que la Russie qui par sa masse puisse rétablir l'équilibre, et nous disons l'équilibre, parce que si ses ressources en hommes sont beaucoup plus considérables, elles ne sont pas aussi facilement mobilisables.

La gouvernante du Musset.

M. Gaston Méry a interviewé Mme veuve Martellet, née Adèle Colin, qui fut la gouvernante d'Alfred de Mussat. Mme Martellet publie, depuis quelque temps, dans un périodique, des souvenirs sur le poète. Elle va les réunir en volume, malgré l'opposition de la famille. C'est même cette publication qui a servi de prétexte à notre confrère pour son interview. Mme Martellet lui a raconté des choses intéressantes sur les hallucinations dont le malheureux poète alcoolique était assailli en ses derniers jours et sur le don de double vue qu'elle dit avoir constaté chez lui.

La vie de Musset était une perpétuelle hallucination. On a dit que ces hallucinations étaient produites par l'absinthe... Je n'en crois rien. Musset ne buvait point. Du moins, chez lui... Que faisait-il dehors?... Il restait absent souvent deux ou trois jours... Alors, il revenait hagard, malade, exténué. Et c'est après chacune de ces absences que ses crises le prenaient.

Une nuit, il m'appelle.

—Adèle, me dit-il, veux-tu me rendre un service?... Prends mon traversin et donne-moi le tien... Le mien ne cesse de me parler. Il m'affirme qu'il a conclu un pacte avec moi, que nous avons commis des assassinats ensemble... C'est insensé, mais je ne puis échapper à ce cauchemar... Je lui donnai mon traversin. Il s'endormit.

Mais, la plupart du temps, ces hallucinations correspondaient à des réalités. Un soir, vers six heures, un de nos voisins meurt. Je n'en dis rien à monsieur, pour ne point l'effrayer. Vers le milieu de la nuit, il m'éveille: «Adèle, viens, il y a un croque-mort dans ma chambre. Où voyez-vous donc un croque-mort, Monsieur?—Là, au pied de mon lit... Je t'en prie, jette-toi devant lui... merci... Je ne le vois plus.» Quelques minutes plus tard, je quittai la place où je m'étais accoudée. Immédiatement le croque-mort reparut. Je dus, toute la nuit, me tenir au pied du lit, monsieur avait fini par s'endormir. Mais, sans doute, il continua, en dormant, le rêve commencé... Le lendemain matin, il me dit:

«Comment va notre voisin?—Mais assez bien, je crois; il est parti pour la campagne, il y a deux jours.—Ne me trompe point, Adèle, notre voisin est mort, j'en suis sûr.»

Mme Martellet est spirite, paraît-il: ce qui lui vaut le plaisir de causer quelquefois avec le poète, depuis sa désincarnation.

L'AVENTURIERE.

On s'est demandé ces jours-ci avec une certaine surprise pourquoi, écrit M. V. Emile Michelet, le jury avait acquitté une aventurière accusée de quelques escroqueries. Pourquoi? Mais c'est bien simple: En ne tenant pas rigueur à l'ancienne paysanne de ses péchés contre la propriété d'autrui, il a entendu lui témoigner ce qu'un philosophe ironique et désabusé nommerait l'immanente indulgence du monde pour le type éternel de l'aventurière. Celle-là pourtant n'était pas de la grande envergure. Mais que voulez-vous? On fait ce qu'on peut et les conditions actuelles de la vie ne sont pas, semble-t-il, pour permettre l'épanouissement de prestigieuses aventurières comme en connurent la Renaissance ou même le siècle dernier.

Est-il possible que de nos jours une femme puisse vivre de contes de fées souriant et sinistre qu'est l'existence de cette étrange Emma Harte, lady Hamilton? Les destinées féminines ont leurs surprises. Si quelque charmeuse fatale doit enserrer dans les rets de ses cheveux d'or ou de ses boucles sombres autant de hauts personnages et d'importants événements qu'en domina, dè son souverain regard la petite servante d'auberge de Londres, il est certain qu'elle trouvera sa voie. Oui, même dans notre organisation policée à outrance, où toutes les existences semblent classées comme des paperasses dans le cartonnier d'un bureaucrate, elle surgira encore, fascinatrice et vénéneuse, la grande aventurière.

Aujourd'hui, elle n'existe pas Vraiment, ne trouvons-nous pas qu'elle manque un peu? On éprouve de temps à autre le besoin de voir des fauves,—surtout s'ils sont en cage. Elle est redoutable, néfaste, destructive, soit! Mais elle a la grâce farouche des forces du mal. Elle montre le geste de velours du tigre lâché sur une foule. Elle est infâme, exécrable; ses mains sont chargées de crime plus que de bagues. Lady Hamilton portait, sur son sein charmant, soixante-dix millions en diamants, et, dessous, plus de rêves funestes encore. N'importe! Une perversité en nous latente nous pousse vers cette figure éclatante de l'aventurière.

C'est surtout quand elles sont mortes que le charme malsain de ces femmes prédestinées opère le plus puissamment sur les esprits. Quand des siècles ont réduit en poudre leurs formes délicieuses pour en faire des images, c'est alors qu'elles ont, plus que de leur vivant, «des yeux attirants comme ceux des portraits». Le recul du temps dore plus chaudement leurs épaules. Leurs méfaits, leurs crimes apparaissent estompés d'une brume azurée de légende. Le sang qu'elles ont fait répandre leur a teint un mateau de pourpre. Théodora, qui fut impératrice, Marozia, qui faisait assassiner les Papes qui lui déplaisaient, sont des figures mûries par le temps pour l'admiration des poètes.

Que d'autres encore, dans ce perpétuel recommencement qu'est l'histoire! C'est le privilège de certaines charmeuses de charmer les hommes bien longtemps après ler entrée dans le tombeau. La mort et les âges leur donnent une grâce de plus. N'a-t-on pas vu la duchesse de Longueville, plus de deux siècles après sa mort, tourner la tête d'un vieux professeur, Victor Cousin? Ce n'est là qu'un exemple entre mille. Songez au nombre considérable de conquêtes qu'a faites Cléopâtre depuis la morsure de l'aspic? L'ascétique Pascal lui-même n'a pas songé sans trouble au dessin du nez de cette reine de beauté.

—

L'aventurière nous étourdit plus que la courtisane. C'est qu'elle flatte en nous plus d'instincts mauvais. Sa gloire, c'est d'avoir, isolée et apparemment impuissante, venue de l'ombre, — mais pour rayonner, — vaincu tout l'ordre établi. C'est d'avoir été un élément de désordre, gracieux et délicieux. Son sourire a nargué tout le lourd appareil social, péniblement forgé par les hommes, oppressif à l'individualité. Ses mains frêles, créées pour la caresse, ont manié, pour le fausser, le mécanisme de fer qui sert à conduire tant bien que mal la vie humaine, le pesant automobile qui court cahin-caha par les âges et qu'on appelle la société. Ainsi les peintres se sont amusés à montrer Vénus maniant de lourdes armes forgées par son époux Vulcain. Quel usage en ferait elle?

L'aventurière joue légèrement, avec des attitudes plus jolies, avec des gestes plus élégants, le rôle applaudi toujours de Guignol rossant le commissaire et le gendarme. Si toute l'âme enfantine sympathise avec le hardi coquin ironique, combien plus toute l'âme humaine—la mauvaise, j'entends—caressera la gloire de l'audacieuse coquine charmante! Ce principe intimement aimé de toutes les foules· rosser le commissaire, est mis en pratique d'une façon plus compliquée et plus ingénieuse, par de plus agréables personnes. Or, le vainqueur du gendarme est toujours amusant. Les plus honnêtes gens ont pour lui un sourre d'encouragement, de même que les plus vertueuses femmes sont particulièrement indulgentes aux mauvais sujets.

Si l'aventurier et l'aventurière usent de procédés différents, plus brutaux chez le premier, plus perfides chez la seconde, tous deux ont même tempérament. Ce sont des êtres en qui tous les ressorts sont mis au service des instincts, des êtres d'appétences, de convoitises et de désirs. Il leur faut, de jour en jour, le sentiment d'une vie inetnse, fiévreuse, périlleuse et passionnée. Aventurier, ne l'est pas qui veut. Ce pauvre Stendhal a toute sa vie soupiré après l'intime envie de jouer, dans la tragédie de son temps, ce rôle qui le fascinait. Il n'était pas trempé de façon à réaliser ce rêve; il dut se contenter de le noter en prose. Voilà ce que c'est que d'être un peu contemplatif!

Si l'aventurier force des admirations, combien plus facilement l'aventurière en attirera-t-elle! Elle profite du contraste: c'est curieux de voir manœuvrer, dans une enveloppe de femme, quelque torride volonté de condottière dénuée de toute conscience, ignorant la pitié, méprisant l'amour. L'extraordinaire faculté d'adaptation qu'ont souvent les femmes, c'est ce qui manque fréquemment à l'aventurier. Savoir se plier aux exigences du temps et,—comme dit le jargon moderne,--du milieu, elles le font toutes avec un tranquille aisance. Marozia était née marquise; lady Hamilton était née à la cuisine; elles sont aussi grandes dames l'une que l'autre. Nulle différence, à huit siècles de distance. Car on naît aventurière partout, sur les marches d'un trône ou sur le pavé d'une rue infâme. «Le génie est la région des égaux», a dit Hugo. L'aventure est la région des égales.

—

C'est cette puissance d'adaptation au temps et à l'ambiance qui fait croire qu'en dépit de tous les obstacles, la grande aventurière, la vraie, se fera jour en notre temps. L'époque semble pourtant trop uniformément plate pour offrir un point d'appui à l'élan de sa personnalité violente. Les époques troublées et farouches, mais ardentes, lui fournissent des plate-formes d'où elle peut rebondir, ballerine fatale et somptueuse.

Autour de nos, nous ne la voyons pas. Elle n'existe pas, sinon en menue monnaie. De même nous ne voyons pas une couritsane—Balzac est le dernier écrivain qui ait fait porter à quelque héroïne ce nom opulent et historique. Et encore fallût-il qu'il fît jaillir de sa tête de génie son idéale Esther.

D'aventurières, les tribunaux en révèlent de fois à autre, amusantes un instant, mais petites, mesquines, sans ampleur, travaillant dans la contrefaçon. On les dirait faites en Belgique. Quelques-unes ont touché à des intérêts importants, à des destinées de partis; nous avons vu la Kaulla, la Limouzin, et d'autres, mais quelles piètres figures, quelles laides silhouettes, aussitôt oubliées!

Les types féminins sont éternellement les mêmes. La femme mêlée à la grande aventure existe certainement. Elle a existé toujours. Mais elle est occulte; alors, c'est comme si elle n'existait pas. Si elle ne rayonne pas, si nulle projection brusque de lumière éblouissante ne vient éclairer ses mains obscures, son visage souriant à la nuit, tant pis pour nous; pour elle aussi, puisqu'elle fait son œuvre louche sans le bénéfice de sa mauvaise gloire.

Il y a toujours quelque aventurière qui rôde autour des hommes tenant le pouvoir, et qui se joue des plus austères. Guizot n'est pas un personnage bien folâtre. Mérimée, qui était une mauvaise langue, conte sur cet homme austère une amusante anecdote. Guizot accueillait en se déridant la présence d'une princesse russe qui passait pour savoir, en échange d'un sourire, se faire donner quelque note politique—pour un secret d'Etat, il faut donner plus qu'un sourire. Un jour, dans le salon où le ministre était resté seul avec la princesse, Mérimée rentra subrepticement, sous prétexte d'avoir oublié son portefeuille. Guizot avait déjà retiré son grand cordon!

Ce qui manque aujourd'hui, c'est la créature somptueusement représentative du type de l'aventurière de grande race. Celle-là est nécessaire, peut-être, comme les fléaux. Or, un fléau qui charme vaut mieux qu'un autre où tout fait horreur. Le tigre aussi est malfaisant. Le jour où l'homme aura détruit tous les grands félins, il manquera une grâce au monde.

Certainement, quelque jour, quelque part, elle surgira, cette créature née pour la séduction et la destruction, visible à tous, comme une étoile de théâtre. Le cosmopolitisme est un terreau favorable à l'épanouissement de cette fleur opulente et vénéneuse.

Le rude Proudhon, esprit simplificateur, ne savait ouvrir à la femme que deux horizons: «Ménagère ou courtisane». C'était revenir à la société antique. A Proudhon, logicien comme le diable—le diable est logicien, a dit un père de l'Eglise—le féminisme agité de nos jours donne des démentis. Il cherche mille voies pour la femme. La grande aventurière, c'est une vie pour de rares créatures d'exception. D'un coup d'éventail disposer du sort d'une foule, cela n'est donné qu'à celles, très rares, qui réalisent, dans sa force serpentine, le type de l'aventurière. Les foules, comme les amants, aiment celles qui leur font du mal. Celle qui viendrait, serait vite populaire.

Créature qui n'a d'autre loi que ses instincts, avec la force de les lâcher puissamment sur le monde, on la regarde, on l'admire. Elle a, dit-on, comme l'aventurier, une vie ardente et intense. Au fond, est-ce bien certain? Il n'est d'intense réellement que la vie intérieure.

N'importe, elle est décorative; c'est une comédienne qui continue son rôle derrière le rideau—ou une tragédienne. Sur la scène du monde moderne, elle manque. Si elle n'existe que secrète, elle n'est pas. Car il lui faut l'insolence de la pleine lumière. Et si elle surgit bientôt, elle parera la monotonie un peu plate de nos jours.

Les hommes ne sont-ils pas toujours en quête d'un fléau nouveau, prêts à admirer le fauve qui les dévore? Et c'est leur faiblesse qui les rend indulgents à l'exécrable créature de désastres, souriant au mal, son seul amour.

UN RÉGULUS FRANÇAIS.

Un nouveau nom géographique va faire son apparition sur la carte d'Algérie. Le centre de Bir-Aïssa, dans la commune mixte des Maadid, arrondissement de Sétif, département de Constantine, prendra très prochainement le nom de La Barbinais.

Quel était ce La Barbinais, dont la mémoire va être perpétuée ainsi? Un simple capitaine de frégate, né à Saint-Malo en 1639 et mort dans des circonstances particulièrement tragiques, martyr du devoir et de la parole donnée.

Pris par les pirates barbaresques, au moment où, en 1681, Louis XIV chargea Duquesne de purger de ce fléau la Méditerranée, La Barbinais accepta de venir apporter au roi de France les propositions du dey d'Alger pour obtenir la paix, s'engageant d'honneur à reprendre ses chaînes s'il échouait dans sa mission. Il échoua, et, fidèle à sa parole, rentra à Alger, où les uns disent qu'il fut décapité, les autres, attaché à la gueule d'un canon et lancé en morceaux sur les vaisseaux de Duquene.

DOCTORESSES ÈS LETTRES

L'Université de Pesth a conféré le diplôme de doctoresse ès lettres à Carmen Sylva, l'auteur bien connu de plusieurs ouvrages de littérature, de poésie et de pièces de théâtre, et qui n'est autre, comme on sait, que la reine Elisabeth de Roumanie.

Les journaux roumains annoncent que ce diplôme sera une merveille de calligraphié; la boîte dans laquelle on le placera sera très luxueusement ornée et portera les armes de la Reine.

On sait que la reine Elisabeth de Roumanie et la reine Marguerite d'Italie sont les deux souveraines les plus polyglottes et les plus érudites du monde entier.

L'ABEILLE
—DE LA—
NOUVELLE-ORLÉANS.

Trois Editions Distinctes.
Edition Quotidienne,
Edition Hebdomadaire,
Edition du Dimanche.

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE.

EDITION QUOTIDIENNE
Pour les Etats Unis, port compris:
$12....Un an | $6.....6 mois | $3.....3 mois
Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger, port compris:
$15.15..Un an | $7 55...6 mois | $3.80..3 mois

EDITION HEBDOMADAIRE
Paraissant le Samedi matin
Pour les Etats-Unis, port compris:
$3.00..Un an | $1.50..6 mois | $1 00..4 mois
Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger:
$4 05..Un an | $2.05..6 mois | $1.25..4 mois
Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

EDITION DU DIMANCHE
Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, nos abonnés y ont donc droit. Les personnes qui veulent s'y abonner doivent s'adresser aux marchands.

Nos agents peuvent faire leurs remises par MANDATS-POSTAUX ou par TRAITES SUR EXPRESS.

L'importation du blé en France.

L'importation du blé en France a été, pendant le mois de septembre, de 1,884,167 quintaux au commerce général, dont 940,000 provenant des Etats-Unis, 638,000 de Russie, 123,000 de Tunisie et 95,000 d'Algérie. Sur cette quantité, 905,376 quintaux ont été livrés à la consommation, ainsi que 11,000 quintaux de farine. L'exportation a pris 155,740 quintaux de blé et 184,294 de farines. L'admission temporaire a absorbé 388,781 quintaux. Depuis le 1er août, c'est-à-dire depuis le commencement de la campagne, suivant les écritures de la douane, qui ne peuvent pas faillir, l'importation au commerce spécial, représentant la mise en consommation a été de 1,287,539 quintaux, dont 374,932 provenant en franchise d'Algérie et de Tunisie. Quand bien même les 912,807 quintaux franchisés eussent été payés en or à vingt francs, ce ne serait jamais que 18,256,140 fr. ce qui ne saurait justifier les retraits d'or de la Banque de France qui, en ce mois ont atteint 78 millions. Il faut en chercher la cause ailleurs. D'autre part, les droits de douane encaissés ne se sont élevés qu'à 6 millions 389,649 francs, ce qui prouve l'inutilité des vœux du conseil municipal de Paris, demendant que le produit de cette taxe soit appliqué à former un fonds d'argent de poche pour les petits ménages.

BOUÉES LUMINEUSES.

On a fait, il y a quelques soirs, à huit heures et demie, dans le petit bras de la Seine, en face du quai du Marché-Neuf, d'intéressantes expériences sur des bouées de sauvetage lumineuses combinées par M. Bouraine, simple ouvrier tuilier de Compiègne, mais membre actif de la Société des Sauveteurs de l'Oise.

Le système, dont le principe avait déjà été démontré par son auteur à Compiègne, à Rouen et à Paris même, consiste à rendre électriquement lumineuses des bouées de sauvetage, des gaffes et même des bateaux de sauvetage. Chacun de ces engins, suivant sa dimension, porte une ou plusieurs petites lampes à incandescence auxquelles un petite batterie d'accumulateurs peut fournir pendant sept à huit heures, paraît-il, le courant électrique nécessaire pour leur illumination. Dès que la bouée, ou le canot électrique, tombe à l'eau, une petite vessie en caoutchouc pousse sur une tige, ferme le circuit et les lampes brillent. Dans le cas de la gaffe, le sauveteur se met la petite batterie d'accumulateurs en bandoulière dans une sorte de cartouchière.

Au cours des expériences faites, on a repêché aisément avec la gaffe lumineuse un mannequin précipité à l'eau dans les ténèbres, puis on a mis à l'eau le canot de sauvetage qui s'est tout aussitôt illuminé à souhait; on a enfin sauvé un véritable batelier, volontairement naufragé, M. Emile Piotte, qui a plongé avec une grande crânerie et joué son rôle de la façon la plus instructive.

Il ressort de ces essais que ce système pourrait rendre des services dans bien des cas: les navires sont, en effet, de plus en plus munis de l'éclairage élecrique et il serait aisé, à leur bord, de recharger les accumulateurs.

Les archives de la Bastille.

M. Frantz Funck-Brentano poursuit, dans la «Revue hebdomadaire», la série de ses curieuses études sur les «Archives de la Bastille». Son dernier chapitre est consacré au séjour que firent, dans cette prison, quelques gens de lettres célèbres, parmi lesquels Voltaire et La Beaumelle, Morelet, Marmontel et Linguet. Sans aller jusqu'à dire que a Bastille fût un lieu de délices, M. Funck-Brentano nous engage à ne point nous faire un trop sombre tableau du régime imposé aux écrivains incarcérés.

—La Beaumelle, mis sous les verrous à la requête de Voltaire pour avoir publié du «Siècle de Louis XIV» une édition contrefaite et diffamatoire, a conté sans amertume son séjour à la Bastille et noté les prévenances très marquées dont l'entoura le gouverneur:—Marmontel, fort injustement arrêté sur la plainte d'un grand seigneur, aurait eu plus de raisons de se montrer sévère; il a laissé, dans ses «Mémores», un amusant récit du premer souper qu'il fit dans son cachot.

Emprisonné avec son domestique, il venait de partager avec lui un simple, mais copeux repas, lorsqu'il vit paraître, précédés du gouverneur, plusieurs gardiens portant sur de superbe vaisselle «un excellent potage, une tranche de bœuf succulent, une cuisse de chapon bouilli russelant de brasse et fondant, un petit plat d'artichauts frits en marinade, un d'épinards, une très belle poire de crésane, du raisin frais, une bouteille de vin vieux de Bourgogne, et du meilleur café de Moka». Marmontel reconnut alors qu'il s'était trop hâté; le premier menu était pour son laquais; le second seul était pour l'écrivain.

Pareil régime n'avait rien de bien redoutable et l'on conçoit que des gens de lettres pressés d'«arriver» n'aient pas hésité parfois à provoquer une incarcération qui était une excellente réclame. C'est ainsi que Morellet confesse sans détour qu'il se fit condamner pour devenir célèbre. Il s'attendait à six mois et s'installa dans la prison avec de grands projets de travail et une bibliothèque de 600 volumes. Au bout de six semaines il était libre et tous les salons s'ouvraient devant lui. Sa fortune dépassait ses prévisions.

Notre numéro de Demain.

SOMMAIRE.

La mort de Talma.
Charmeurs de serpents.
Les cheveux Blancs.
La femme de demain
Autour du devoir, feuilleton.
Vieux Souvenirs, Yan de Lesca.
Ivon Karadec.
Mondanités, chiffon.
L'Actualité, etc., etc.

MOTS DE LA FIN

Marivaudage.

—D'abord, M. Taupin, si vous étiez mon mari, je vous prierais de renoncer à fumer.

—Ce serait dur, comtesse; mais enfin, j'obéirais... quitte à me mettre à chiquer!

—

A la cour des miracles.

Une discussion s'élève entre un cul-de-jatte et un aveugle.

Le cul-de-jatte, narquois—Allez donc voir sur le pont des Arts si j'y suis!

L'aveugle, d'un air menaçant—Prenez-le d'un peu moins haut, s'il vous plait!

—

Il est question d'une maison où l'on reçoit beaucoup, mais où l'on dit beaucoup de mal du prochain.

—C'est effrayant, constate un habitué, ce que, dans cet endroit-là on casse de sucre sur le dos des gens...

—Oui, conclut S..., le dernier salon où l'on... glucose!

Pour la guérison des rhumes, de la toux, et des affections pulmonaires, le Pectoral-Cerise d'Ayer n'a pas d'égal.

—

...es à cause des grandes manœuvres qui avaient lieu en Sologne, aux environs de la Motte-Beuvron.

Ensuite il avait été appelé auprès de son père malade dans le Morvan, à Souvilly, et son absence totale avait duré près de trois mois.

Sa femme, prétextant un malaise, ne l'avait rejoint qu'après la mort du père Redon, le vieux paysan, et c'est alors qu'elle lui avait appris, pressée de questions, que quelques mois plus tard il serait père pour la seconde fois.

Toutes ces circonstances le frappèrent comme un rayon d'aveuglante lumière.

L'enfant, innocente de la faute de la mère, cette Raymonde, si jolie, si gracieuse déjà, malgré sa grande jeunesse, c'était la fille de l'adultère!

Et le pere était là!

Il s'appelait Raymond!

Elle lui avait donné son nom.

Ils avaient chacun la leur!

Jeanne était à lui; Raymonde à l'autre!

Et cette liaison criminelle durait depuis trois ans!

Depuis trois ans, cette femme, en laquelle il avait cru comme en Dieu, le trompait odieusement.

Sa vie n'était qu'un perpétuel mensonge!

Sa vie, à lui, une constante duperie.

Il s'appuya, foudroyé, au chambranle de la porte de son réduit.

Il n'écoutait plus ce que pouvaient se dire les deux amants!

Les supplications du marquis pressant Thérèse entre ses bras lui étaient devenues indifférentes.

La jeune femme s'était levée. Elle voulait partir.

—Non, non, j'ai trop peur! suppliait-elle. Je ne vis pas! Si on nous épiait, si on nous surprenait!... Tu ne le connais pas! Il nous tuerait!...

Il n'y songeait plus.

Il n'avait ni force, ni courage, ni raison.

Il était anéanti.

Et brusquement le marquis éclata.

—Tu vois bien, s'écria-t-il, qu'il faut faire ce que je t'ai demandé!

—Le quitter!

—Sans doute, le quitter! La vie que nous menons est insupportable... Je ne peux pas me passer de toi!... Je t'aime comme un fou, comme un homme ivre! Ce partage m'est odieux!.... Et puis il y a cette enfant que je veux! La voir une minute en passant, sans lui dire que je l'aime, qu'elle est à moi, qu'elle me fappelle la plus grande joie de ma vie, ça ne me suffit pas... Je vous veux toutes les deux, à moi seul, toujours, sans cesse! Vous êtes mon bien, ma joie! Tu es belle à ravir... Entends-tu? Tu m'ôtes la raison... Si tu ne consens pas... je ferai un coup de tête, un scandale...

Elle répondait:

—Je ne peux pas... Je ne peux pas... C'est impossible.... C'est fou... Et l'autre... Jeanne, je la délaisserais!.. Jamais!.... C'est mon sang, c'est ma vie... Je n'en sacrifierai aucune! Une mère ne quitte pas ses enfants!... Toi-même, tu ne voudrais pas me voir si malheureuse... Je peux être une femme coupable...

Jean Redon, le désespoir dans l'âme, l'entendit ajouter d'une voix étouffée:

—Je le suis avec bonheur, avec joie, car moi aussi je t'aime, je t'adore et je donnerais ma vie pour toi....mais je ne serai pas une mauvaise mère.... Entre mon amour, mon seul amour, Raymond, et mes deux filles, je n'hésiterais pas....

—Tu renoncerais à moi?

—Ne serait-ce pas mon devoir?

Il répondit très troublé:

—Tu as raison peut-être! mais que faire?

Il répéta en frappant du pied:

—Oui, que faire?

Si à ce moment le regard de la jeune femme avait pu traverser les murs de la chambre et apercevoir son mari qui se tenait toujours adossé au chambranle de la porte de son réduit, elle aurait été épouvantée.

Les cheveux hérissés par ses doigts crispés sur son crâne, l'œil injecté de sang, le buste penché en avant comme s'il eût écouté des voies intérieures, il était effrayant à voir.

En moins de vingt-quatre heures, le malheureux avait subi les tortures les plus cruelles qui puissent frapper un homme dans sa famille, dans ses espérances, dans son honneur et dans son amour.

Et une horrible pensée traversait comme une flèche empoisonnée cette âme incapable de mal faire et réfractaire au crime.

Cette volonté qui lui était venue à la première seconde, lorsque la lettre infâme lui avait dénoncé la trahison et que sa généreuse nature écartait de son esprit, lui revenait plus obsédante et plus tenace!

Se venger!

Le marquis cependant cédait aux supplications de sa maîtresse qui lui disait:

—Il faut être prudents, réfléchir.. Je vais chercher et je trouverai.. Tu verras! —Il y eut un dernier bruit de baisers, des murmures tendres. —Je t'aime! —A toi! —Toujours!

Puis les deux amants s'éloignèrent.

Le pavillon redevint silencieux.

Alors Jean Redon sortit de son réduit.

Il était livide, hagard.

Il se toucha le front d'un geste d'insensé et dit, le regard fixe, les dents serrées:

—Je crois que j'ai trouvé, moi!

Il attendit un instant pour se remettre, descendit l'escalier avec précaution, gagna la cour, toujours pleine de bruit et de mouvement, et de là le trottoir où il se perdit dans la foule.

V.

OU LE PAYSAN SE RETROUVE.

Au sortir pe cette cité bruyante dans laquelle Jean Redon venait d'acquérir la certitude de son malheur, il avait besoin de se recueillir, de respirer, de se relever du coup qui le terrassait.

Il n'avait pas à hésiter ni à se bercer de chimères.

Il savait!

Que de choses lui avaient été révélées en quelques minutes!

Quel changement pour lui!

Son passé de bonheur, ses rêves d'avenir, sa foi en cette Thérèse tant aimée et presque en lui même, s'étaient écroulés tout à coup.

Il ressemblait au laboureur dont les récoltes mûres ou en espérance viennent d'être ravagées par un ouragan et qui, ruiné de fond en comble, se voit contraint de recommencer.

Il se le dit et un amer sourire passa sur son mâle visage.

Sa femme ne l'aimait pas.

Elle ne l'avait jamais aimé sans doute.

En tout cas elle en aimait un autre, éperdument, follement!

Et de ses deux filles pour lesquelles il avait eu jusque-là une passion égale, il en était une qui ne lui appartenait pas.

Elle ne se rattachait à lui par aucun lien.

De plus, son déshonneur était public.

Seul peut-être entre tous ceux au milieu desquels il vivait, il était assez aveugle pour l'ignorer.

Comme on devait le railler dans ce ministère où son rapide avancement lui suscitait tant d'envieux!

Que de mépris pour lui dans les bureaux dès qu'il osait y paraître.

En son absence, quelle explosion de satires et de quolibets!

Avait-on dû le traîner dans la boue!

Cette lettre qui si rudement lui ouvrait les yeux, qui l'avait écrite?

Lorieux, cet être bilieux, rageur, qui suait l'envi!

Tous, peut-être.

Au surplus, le dénonciateur, quel qu'il fût, lui rendait service.

Il lui donnait le moyen de mettre un terme à sa honte.

Son premier mouvement avait été de colère et de désespoir.

Le second fut à la réflexion.

Sa nature de paysan se réveilla.

Il se dit qu'avant d'agir il fallait reprendre son sang-froid.

Il alla donc errer sur les quais.

Arrivé au pont des Invalides, il s'accouda au parapet et regarda l'eau couler.

Elle suivait lentement son cours et sortait de ce Paris où il regrettait d'être venu, boueuse et souillée.

Il ferait comme elle.

Il fuirait pour recommencer sa vie ailleurs et se créer une autre destinée.

Au fond, l'existence de bureaucrate, oiseuse, inutile aux autres et à lui-même, dans laquelle il était entré de force, poussé par le hasard et cédant aux désirs de cette femme qui l'eût conduit avec un fil au fond d'un gouffre, n'avait jamais eu d'attrait pour lui.

Dans ces salles empestées, poudreuses et moisies, il étouffait.

Il avait besoin de mouvement et d'activité.

Sa vaste poitrine aspirait après l'air pur des campagnes et les larges espaces des forêts et des champs où il avait passé son enfance!

A continuer.

Sirop calmant de Mme Winslow
Ce sirop a été en usage pendant plus de CINQUANTE ANS par des MILLIONS DE MÈRES pour leurs ENFANTS EN DENTITION, avec un SUCCÈS PARFAIT. Il CALME L'ENFANT, AMOLLIT LES GENCIVES et SOULAGE les DOULEURS, GUÉRIT LES COLIQUES; c'est le meilleur remède pour la diarrhée. En vente chez tous les pharmaciens dans le monde entier. Soyez sûr de demander le "sirop calmant de Mme Winslow"; n'en prenez pas d'autre Vingt-cinq sous la bouteille.